

Nicolas Go est docteur en philosophie et cherche à définir à quelles conditions des enfants d'âge divers peuvent « entrer en philosophie ». À titre d'illustration, il a déjà proposé dans nos colonnes une « lecture philosophique » de Yakouba, l'album de Thierry Dedieu (A.L. n°83, sept.03, p.31). On lira ci-après son analyse philosophique d'un autre album : *Vivre sans moi, je ne peux pas* de Wally de Doncker, Gerda Dendooven (Éd. Être, Belgique, 2003)

VIVRE SANS MOI, JE NE PEUX PAS

Nicolas GO

L'album s'ouvre sur un **étonnement**, à partir d'un **constat** d'expérience, suivi de sa confirmation : l'enfant se regarde dans un miroir et constate qu'il existe, sans aucun doute possible, c'est ce qu'*il voit*. Il convoque ce qu'il sait de lui-même, qu'il est « un peu de papa et un peu de maman », et qu'il a le nez de sa grand-mère. C'est ce qu'il a entendu dire, et à quoi *il croit*. Il cherche une confirmation sensible de son existence, outre la vue dans le miroir, par le toucher, c'est ce qu'*il sent* : il pince ses joues, caresse ses cils et ses cheveux. Tremblant, d'émotion sans doute, il s'écrie : « oui, j'existe vraiment ! ». C'est le premier moment de la conscience de soi qui est ainsi signifié, quelque chose comme une expérience première. Se voir soi-même, se sentir soi-même, savoir quelque chose à propos de soi-même, ce sont les considérations élémentaires à propos de l'existence.

Il y a certes le vécu, qui coule d'évidence, la conscience de faire, de dire, d'entendre, de percevoir, de ressentir, de jouir et de souffrir. Cette conscience pratique, d'action, d'état, habite inévitablement tout notre quotidien, du réveil à l'endormissement. Appelons-la *conscience d'être*. Elle ne fait pas problème tant elle reste passive, *elle accompagne* ce qui advient de chaque instant, qui

s'impose à nous et nous affecte. Et même dans le projet, la décision, l'exécution, elle n'est que conscience confuse de projeter, de décider, d'exécuter, dans le moment où cela se fait. Se souvenir, imaginer, ce sont encore des actes, et la conscience n'est que cette faculté *au service de* l'imagination, du souvenir, ou *au sein de quoi* on se souvient ou imagine. Il y a adhésion, simultanéité, superposition ou même consubstantialité entre la conscience et l'acte.

Ce n'est pas ce à quoi s'attache l'album. La conscience passive, qui ne s'inquiète pas et se contente d'être, donne soudain lieu à un événement en quelque sorte initial, sinon initiatique : *l'étonnement*. C'est la conscience active d'exister. Appelons-la *conscience de soi*. Elle est marquée par une rupture, une dissociation entre conscience et action. La conscience d'être ne va plus de soi, elle fait problème, elle questionne. Non seulement on fait, on dit, on entend, on perçoit, on ressent, on jouit et on souffre, mais aussi et surtout on le constate, on l'observe, on l'interroge et on s'en étonne. S'étonner que l'on existe, ou plus largement que le monde existe, c'est aussi le premier moment de quelques-unes des plus grandes philosophies. Par exemple, les deux adversaires Leibniz et Descartes : le premier, selon le principe de raison suffisante demande « *pourquoi quelque chose existe plutôt que rien et pourquoi ainsi et non autrement* », l'autre cherchant le premier principe de la philosophie remarque « *pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose* » (Quatrième discours de la méthode). Face à l'évidence, à ce qui semble aller universellement de soi, le philosophe, donc, s'étonne et doute. Ce que tout le monde accepte ou même à quoi personne ne pense, il l'interroge et l'examine. Probablement cette faculté d'étonnement, inscrite dans l'enfance, signale-t-elle les germes de l'esprit philosophique. Une potentialité qu'il appartient aux adultes de contribuer à actualiser. C'est un travail, car la philosophie commence vraiment lorsque quelque chose résiste.

L'examen commence par une **hypothèse**, c'est ce que fait l'enfant de l'album. M'étonnant que j'existe, et ne pouvant que le constater, je me demande : « *Si je n'étais pas là, si je n'existais pas, si je n'étais pas né, qu'arriverait-il sans moi ?* » (Le lecteur peut parfaitement s'identifier à la première personne de l'énonciation). Oblitérant sa présence, le personnage se

trouve en mesure d'énoncer certaines vérités, qui sont autant d'attributs de l'existence. Envisageant une multiplicité de situations concrètes et ordinaires, l'hypothèse provoque une série de conséquences probables, qui se rassemblent sous l'idée suivante : *tout, tous seraient différents sans moi*.

Maman, papa, mon frère, ma sœur, mon ami, tous existeraient, mais différemment. Comment ? Ils existeraient mais je ne pourrais ni les entendre, ni les voir, ni les sentir. Je ne pourrais *pas les percevoir*, comme je ne pourrais pas *me percevoir*. De plus, ils ne seraient *pas miens* : ma maman ne serait pas ma maman, de même pour mon frère, ma soeur, mon ami. Ma maman ? Elle serait peut-être *celle d'un autre* ou d'une autre. Mon frère ? Il n'aurait pas de frère, ou peut-être une sœur. Cette sœur ne serait pas *ma sœur*, mais *sa sœur*. Mon ami ? Il serait celui d'un autre, il rirait sans moi. L'enfant découvre qu'il ne *possède pas* ses proches, et que s'ils sont siens (sans toutefois être à lui), ils pourraient tout aussi bien être ceux d'un autre. Si un autre existait à sa place, cet autre serait l'enfant de sa mère, le frère (ou la sœur) de son frère, le vrai ami de son ami, qui ne seraient plus les siens. Si on peut se passer de lui, c'est que non seulement il pourrait ne pas exister, mais en plus que personne n'a véritablement besoin de lui.

Mon ours, mon lit, ma chambre, ces murs, la maison tout existerait, mais différemment¹. Comment ? Le texte explore ce qui fait son environnement intime, comme le ferait un enfant dans sa méditation de ce qui le touche et de ce qu'il touche. Son ours aurait encore ses deux yeux, il ne serait pas dans son lit, son lit ne serait pas dans sa chambre, qui aurait une autre odeur. Pas de taches sur le tapis, pas de crayon sur les murs... La maison serait-elle plus vide sans lui ? Probablement que non, mais le livre n'apporte aucune réponse à cette question, laissée à la réflexion du lecteur. De même, et plus essentiellement encore quoique de façon fugitive, l'enfant se demande : si je n'existais pas, est-ce que mon ours, ces murs, me manqueraient, est-ce que mon ami *me* manqueraient ? Aucune réponse non plus. À ce point de sa méditation, l'enfant découvre une consolation.

1. Sous l'angle de la question, tout se ressemble. Elle rassemble la multiplicité des faits sous une seule unité, qui est celle du problème. Le problème rassemble ainsi sous une même idée la multiplicité des faits. La question est d'autant plus radicale que la multiplicité est grande, d'autant plus essentielle que les faits sont proches et sensibles. Il y va de la signification même de vivre et d'exister.

Tout serait différent parce que ce serait sans moi, *parce que je n'y serais pas*. Mais pour une autre raison encore. Ce serait différent *parce que j'y suis*. Si je n'existais pas mon ami serait autre, parce que j'ai une influence sur lui. Il est ce qu'il est (et notamment mon ami) parce que j'existe, et que mon existence contribue à le faire être. La déplaisante question « *si je n'existais pas, que se passerait-il ?* » conduit à une autre, beaucoup moins fâcheuse : « *que se passe-t-il du fait que j'existe ?* ». Constaté que si je n'étais pas là, tout ce que je connais serait autrement, permet à l'inverse d'affirmer que tout ce que je connais est ainsi, en partie parce que je suis là. Je pourrais bien ne pas exister, mais que j'existe n'est pas entièrement indifférent. L'idée n'apparaît dans l'album que de façon fugace, ce qui laisse penser que ce n'est là qu'une maigre consolation.

On peut bien s'imaginer ce que seraient les choses, lieux, les gens, sans nous. On peut bien admettre, bien que ce soit difficile à accepter, que les choses puissent exister sans nous. On peut admettre encore que les gens puissent vivre sans nous et même, ne pas en souffrir. On peut faire l'effort de penser cette hypothèse difficile que, si nous n'existions pas, nous ne manquerions à personne. Mais que serions-nous, sans nous ? Est-il seulement possible d'imaginer ce que nous serions, si nous n'existions pas ? Serions-nous en mesure d'éprouver le manque, celui d'un ours, d'un ami ? Sommes-nous seulement capables de penser l'idée de notre propre absence ? Si je n'existais pas, je ne serais pas face au miroir, se dit l'enfant. « *Mais alors, qui serait devant le miroir ? Quelqu'un d'autre ? Personne ?* ». L'illustration montre un miroir sans reflet. Qu'il y ait quelqu'un d'autre permet éventuellement d'imaginer que nous pourrions être ce quelqu'un d'autre. Mais qu'il n'y ait personne nous contraint de concevoir notre propre absence. Il n'y aurait alors plus personne pour concevoir. L'idée à laquelle parvient cette méditation est vertigineuse.

C'est en quelque sorte un anti-solipsisme. Le solipsisme en philosophie, c'est cette étrange expérience de pensée qui consiste à s'imaginer que sa propre existence et elle seule, à s'imaginer seul existant, comme l'a fait Descartes : tout récuser en doute (« *pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux...* »), pour ne plus trouver que soi-même (« *...il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque*

chose »). C'est ici le contraire qui est fait : imaginer le tout moins sa propre existence. Se récuser soi-même pour ne plus trouver que le monde. Mais alors, *de mon propre point de vue*, il n'y a plus personne pour le penser. Penser le monde sans moi est une chose. N'être plus là pour le penser en est une autre.

Imaginer que je n'existe pas, c'est penser mon absence. Plus difficilement, c'est imaginer que je ne peux plus penser mon existence. Pire encore, c'est concevoir qu'il n'y a plus personne pour penser et que, sous cet angle, il n'y a donc plus rien à penser. De mon propre point de vue, j'accède au néant : il n'y a tout simplement plus rien.

« *Maman, je me manque quand je pense à ça. Je me manque tellement !* ». On ne peut que revenir à soi-même. Je me manque, s'exclame l'enfant, car sans lui, tout lui manque, et tout manque. Par cet itinéraire, qu'il soit en direction du monde sans soi, ou en direction du néant, l'enfant fait une ultime découverte : le prix de son existence, à ses propres yeux. En comprenant que je me manque, je réalise que j'ai besoin de moi-même, je découvre ma propre valeur : la valeur de mon existence, non seulement pour les autres, mais essentiellement pour moi. Ce qui nous manque, c'est ce qui compte pour nous. Si je me manque, c'est que je compte pour moi. Ce n'est pas une question de devoir, qui m'invite à prendre soin de moi-même. Ce n'est pas un improbable jugement *moral*, qui me ferait reconnaître que je suis fondamentalement égoïste, ou égocentrique, prenant de moi-même en premier, c'est-à-dire avant les autres. C'est un simple constat de *logique* : « *je ne peux pas vivre sans moi* ».

La principale découverte semble être la suivante : alors que je serais incliné à croire que si je n'existais pas, rien n'existerait, qu'en somme *rien n'existe sans moi*, je me trouve contraint à assumer cette vérité que *tout existe sans moi*. Le réel n'a pas besoin de moi pour exister. Cette vérité cruelle en implique une seconde, plus douloureuse encore que la première, c'est que mon existence est sans aucune nécessité. Je pourrais très bien ne pas exister, ou n'avoir jamais existé, sans aucun dommage pour personne. *Il est indifférent que j'existe ou non*. Si quelque chose de moi pouvait observer le monde sans moi, il le constaterait à peu près identique.

À peu près, c'est ma seule consolation. Car assurément, si tout existe sans moi, je peux aussi dire que sans moi, une

partie de ce qui est, existerait différemment : « *tout serait différent sans moi, tous seraient différents sans moi* » conclut le personnage. Malgré que mon existence soit indifférente, elle est néanmoins douée de deux caractéristiques : elle est réelle, et elle affecte la réalité. En somme, je suis peu de choses, mais je ne suis pas rien. L'existence, mon existence est *contingente*, fortuite, mais elle a une incidence *réelle* sur le monde.

Ceci conduit à un autre constat, c'est qu'imaginant ma non-existence, j'éprouve le manque. Je suis capable, par une expérience de pensée (certes radicale), de me manquer à moi-même. C'est donc que mon existence m'est précieuse, et désirable. C'est un itinéraire éthique, qui met en jeu la valeur de mon existence pour autrui, et fait un détour par l'idée du néant, pour revenir à ma propre existence comme

valeur en soi. C'est Montaigne qui le dit : « *Ramenons à nous et à notre aise [bonheur] nos pensées et nos intentions* »². Faisant l'épreuve de la radicalité, je suis bien obligé de reconnaître

que, aux autres, fussent-ils ma famille ou mes amis, je ne manque pas vraiment, pas essentiellement. En revanche, je me trouve confronté à la question éthique par excellence, qui procède de ce constat incommode : si je compte objectivement si peu au regard du monde, qu'est-ce qui compte, qu'est-ce qui fait que ma vie vaut d'être vécue ? La mise à l'épreuve qui fait le cheminement de l'album est comme un élagage d'hiver, il ne reste qu'une tige visible. L'exclamation finale de l'album est comme un cri viscéral, proche de l'instinct de conservation, une expression minimale et essentielle à la fois. Une réponse première, et de bon sens. Je ne peux pas vivre sans moi, signifie que ce qui compte, c'est tout simplement que j'existe. L'existence est à elle seule une valeur. Exister est ce qu'il y a de plus fondamentalement désirable. La preuve par l'expérience, je me manque tellement lorsque j'imagine ne pas exister.

Il faut certes prolonger le raisonnement pour accéder à l'éthique, mais ce n'est pas si difficile à comprendre. La béatitude, c'est une joie parfaite, c'est-à-dire complète et qui ne cesse pas. C'est la joie du désir parfaitement et durablement accompli. Si exister est ce qu'il y a de plus fondamentalement désirable, comme on vient de l'énoncer, alors, la joie parfaite doit reposer sur le simple fait d'exister. D'où la formule : la béatitude, c'est la joie d'exister.

Dans le fond, ce n'est pas très difficile : si je ne peux pas vivre sans moi, comme dit l'enfant, je ne peux pas raisonnablement me manquer (« *maman, je me manque quand je pense à ça* »). L'existence et la joie d'exister sont donc possiblement confondues.

Terminons sur une remarque, qui pourrait être utile à une discussion philosophique avec des enfants, suite à la lecture de l'album. Il s'agit de la distinction entre *ne pas* exister et *ne plus* exister. Dans l'album, l'enfant imagine ne pas exister, ce qui conduit à cette conclusion étrange et plus que probable : rien ni personne ne lui manquerait, et il ne manquerait à personne. Ce qui rend cette idée doublement fâcheuse, ce sont les faits suivants : en premier lieu, il y a le désir et l'illusion que je puisse valoir absolument, ou pour le dire autrement, la dénégation du caractère dérisoire de l'existence ; en second lieu, il y a la confusion entre *ne pas* et *ne plus*. Le premier invite à la lucidité. C'est un peu ce que permet cet album, où le personnage découvre progressivement que le monde pourrait très bien exister sans lui. Le second invite à la précision. C'est ce que devrait permettre une discussion (ou un « débat d'interprétation »).

Entre *ne pas* et *ne plus*, il y a le fait d'avoir existé, et par suite d'avoir été aimé. Ne plus exister signifie avoir existé et être mort. Ayant existé, nous avons aimé, et avons été aimé. C'est l'attachement qui fait la douleur, la tristesse de la perte, et la nécessité du deuil. Inversement, ne pas manquer à quelqu'un, voire ne manquer à personne, c'est n'avoir pas été aimé. S'il est difficile d'imaginer ne manquer à personne en n'existant plus, c'est qu'il est insupportable de ne pas être aimé. Entre *ne pas* et *ne plus*, il y a la distinction de l'amour entre les hommes. S'il n'y a aucun mal à ne pas manquer sans avoir existé, c'est que l'amour n'a pas eu l'occasion de se manifester. Là-dessus, Spinoza nous éclaire par sa définition de l'amour³ : c'est la joie à la simple idée que tu existes.

3. Ethique, III, 13, scolie.

Nicolas GO

La notation a bien un mérite, celui d'assurer la pérennité de l'industrie du stylo rouge.